



Ventes publiques

TABLEAUX MODERNES

La justice selon Roger-Edgar Gillet ^{144m4}

La critique de Michel Tapié considérait, dans les années 1950, que les peintures abstraites et maniéristes de Roger-Edgar Gillet (1924-2004) étaient « un art autre ». Il était alors associé à l'abstraction lyrique européenne, ou à la Nouvelle École de Paris, avec des peintres comme Georges Mathieu, Pierre Alechinsky, Jean Messagier, Serge Poliakoff, Jean-Paul Riopelle, Jean Fautrier, Hans Hartung ou Zao Wou-Ki... Il n'aurait jamais pénétré par hasard dans le Palais de Justice, il aurait sans doute poursuivi sa voie dans son « esthétique abstraite ».

Mais, là, il ressentit une urgence irrépensible : celle de dépeindre les salles d'audience. Il composa en 1977 et 1978 une trentaine de tableaux sur le thème de la justice, ouvrant selon les critiques, « un nouveau regard sur le monde judiciaire et ses acteurs ». Adieu l'abstraction, celui qui était aussi graveur renouait avec la figuration subjective, le situant, suivant l'analyse de la critique Lydia Harambourg, en marge des tendances à la mode : « Le travail de la matière fait surgir d'un trait mordant des formes ardentes dont l'expressionnisme n'est qu'apparent. Les sujets se prêtent à une écriture féroce que viennent obliquer les songes, l'ironie, mais aussi l'humour ».

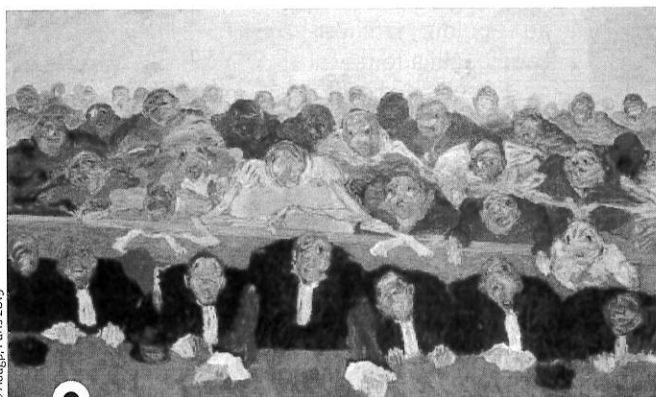
Ainsi en est-il *Des Juges* (1977, h/t : 200 x 300 cm), au nombre de trois, posant en majesté dans leur robe bordée d'hermine, entourés d'une multitude plébéienne qui tient davantage du troupeau que de l'audience ! Et encore *Le Prétoire* (h/t : 180 x 300 cm), également daté de 1977, représentant au premier plan, les avocats, vêtus de leur robe de tissu noir à larges manches, la cravate tombante de batiste blanche, leurs toges posées de-ci de-là, semblent comme accablés par un verdict. Derrière, une masse compacte de personnages dégingandés, incrédules ou à la curiosité malsaine, se tient comme au spectacle. Ces deux toiles seront accrochées dans la galerie Applicat-Prazan, les 17, 18 et 19 mai prochains, dans le cadre de la sixième édition de « Paris Gallery Weekend », qui se déroulera aux mêmes dates dans tout Paris. 48 galeries y participent cette année. Au cours de ces trois jours, les galeries ne se contenteront pas d'ouvrir leurs portes, elles proposeront une programmation faite d'expositions, de vernissages, conférences, performances, concerts, ateliers pour enfants, brunchs, etc. Ce programme est visible sur le site : www.parisgalleryweekend.com

La longue tradition des illustrateurs et peintres des prétoires, tous suiveurs de Daumier et de Forain, se retrouve dans Gillet. Il regarde, lui aussi, la société avec humour et dérision. Il la représente à l'aide de personnages, inconnus ou célèbres, tous nés dans son imaginaire. Fantomatiques, ils sont parfois montrés seuls au

centre de tableaux de moyen format ou au sein d'une foule dans de grandes compositions, telles que celles des *Juges* et du *Prétoire*. Dans *La fête chez Pollak*, l'acidité est au rendez-vous et l'on songe aux visions de James Ensor, voire celles de Goya. Les œuvres de Gillet, dit encore Lydia Harambourg qui lui a consacré un article dans *Clos des cimaises* (2015), sont le reflet de son regard lucide sur l'Humain. Ses personnages fantasmagoriques, souvent grotesques, sont le fruit d'une observation réelle ou fantasmée, toujours déformée et réinterprétée : « Un étrange théâtre humain prend place. Bigotes et juges, procureurs, gens d'église et magistrats épinglés au pilori du ridicule... Toute une galerie de portraits s'énumère. Isolés, en conversation, ils émergent de conflits internes, tant picturaux que mémoriels... Ils sont sortis de *La Marche des oubliés*, de ce bestiaire humain à la beauté impulsive... ».

Dans les années 1980-1990, Gillet entreprit la série des *Mutants* (peintures et sculptures), qui évoluèrent en *La Marche des Oubliés*, de grands tableaux évoquant le bicentenaire de la Révolution. Cette « marche » fut suivie par les *Tempêtes* et les *Bateaux ivres*, traitées, selon le mot de Gérald Schurr, « dans une figuration véhémement », en passant par les premières *Figures voilées* et les architectures imaginaires. Pour qui aime les tourbillons, Gillet les sert dans un flot de peintures fougueuses.

Bertrand Galimard Flavigny



© Adagp, Paris 2019

Roger-Edgar Gillet, *Le Prétoire* (1977 - h/t, 180 x 300 cm), Courtesy Applicat-Prazan, Paris.